

Francis DENIS

Le Départ

Papa est parti.

Maman s'est réfugiée dans son coin d'ombre pour pleurer en silence.

Je ne retrouve plus l'odeur merveilleuse du printemps noyée dans mon bol de lait. Je n'entends plus le vrombrissement des ailes. Dehors, des cerfs-volants se déchirent sur la cime des arbres et des enfants courent désespérément après une balle folle.

C'est le spectacle des gens de tous les jours qui me laisse impassible.

Maman pleure et je ne sais quoi faire pour la consoler.

Je suis encore trop petit pour trouver les mots justes, les mots qui caressent et essuient le bord des yeux.

Je voudrais pouvoir me blottir dans ses bras pour pleurer avec elle mais j'ai peur qu'elle me rejette.

Elle a trop mal et est trop loin de moi.

C'est à cause d'elle. Cette dame aux lèvres rouges et aux mains blanches. Cette dame qui accompagnait Papa lorsqu'il rentrait de l'usine.

Ils s'asseyaient tous deux au coin de la table pour terminer. Papa semblait si fatigué et si contrarié par son travail.

Il avait un poste important et je crois que cette dame était sa secrétaire. Je ne savais pas que l'on pouvait tenir sa secrétaire par la main pour travailler et lui parler tout bas à l'oreille.

Ils faisaient toujours cela quand Maman n'était pas là, sans doute pour ne pas la contrarier.

Papa et Maman se disputaient souvent.

Je ne comprenais pas toujours pourquoi et il m'arrivait de penser que c'était à cause de moi.

Je me réfugiais alors dans ma chambre, loin des cris qui m'assaillaient et me tapaient sur la tête comme des coups de bec.

Je voulais disparaître, ne plus exister pour que tous deux puissent enfin se réconcilier, s'aimer à nouveau et se dire des mots comme autrefois.

Je détestais alors le monde entier, le ciel et ses étoiles, le bruit du vent dans les arbres, les chiens qui aboyaient au loin, le tissu mouillé de mon oreiller, l'inertie des objets qui m'entouraient.

Il fallait attendre que mes larmes m'épuisent pour que je m'endorme dans un dernier hoquet, prêt à faire le pire des cauchemards sans même le réconfort d'une voix aimante.

Je m'échappais de l'enfance comme un papillon sort de sa chrysalide.

Mais loin de moi le désir de me brûler les ailes à la lumière du jour et vivre une existence éphémère. Je tombais tout droit de mon cocon pour mordre la poussière et goûter à l'âpre réalité d'un sol dur et inhumain.

Il existait cependant des moments de répit. Des instants de grâce où je pensais, fort de mon innocence, que tout pouvait recommencer.

Il leur arrivait encore de se sourire lorsqu'ils me tenaient par la main dans l'air chaud qui baignait les allées du jardin, lorsque des airs de musique retentissaient dans les rues et que les rires accompagnaient les promeneurs du dimanche.

Mais tout cela n'était que vaines espérances, les relents d'une époque à jamais révolue, des instants volés au passé, des tentatives désespérées dont je ne pouvais être le seul enjeu.

Ils ne s'aimaient plus.

Comment dès lors justifier ma présence? Que pouvais-je encore alors représenter à leurs yeux sinon le témoin gênant de leur échec? La pièce de trop dans le puzzle de leur destinée?

Quelque-chose à effacer, la seule chose à regretter?

Et y penser me torturait. Inconsciemment, je me sentais coupable et indigne de leur appartenir.

Mais là, maintenant, Maman pleure et je suis incapable de la réconforter, de la réconcilier avec la vie, ne serait-ce qu'un instant.

Il existe pourtant, ce lien qui nous unit plus fort que le chagrin, cet oiseau de lumière capable de nous transporter vers l'infini!

Les larmes qui coulent sur ses joues arrosent le rebord de la fenêtre, coulent sur le plancher et forment des rivières où roulent mes souvenirs.

Son odeur et son parfum m'invitent à fermer les yeux et à me replonger dans la chaleur de son sein. J'entends le blé mûr crisser sous les hallebardes du soleil. Je suis assis au fond du landeau, tenant à deux mains ce liquide chaud et sucré qui m'emplit de bonheur.

Des voix d'adulte me rassurent, m'éloignent de mes peurs, m'extirpent du vide.

Le soir tombe et elle est venue vers moi, m'a caressé, m'a embrassé, m'a pardonné.

Nous sommes atablés, côte à côte, et sa main me tend avec douceur le contenu de mon assiette. Ses yeux brillent, mais je ne sais si c'est de plaisir. Sans doute... mêlé encore à la douleur et au désespoir.

Ce soir, je dormirais les yeux fermés...

Papa est passé prendre les cartons qui s'entassaient dans le cagibi. Il est passé à côté de moi, à laissé traîner ses doigts dans mes cheveux puis est reparti sans mot dire.

Maman m'a ensuite habillé puis nous sommes sortis.

Les façades des maisons découpent leurs grands chapeaux pointus sur le métal bleu du ciel.

Des vols d'oiseaux zèbrent l'espace comme à grands coups de crayons de couleur. J'efface d'un coup de gomme le vacarme de la ville et m'installe dans un petit nid de sons réconfortants. Je m'invente des histoires de princesses et de chevaliers, je deviens le défenseur des plus faibles, je combats dragons et sorcières...

Les gens nous regardent comme s'ils savaient. Ils n'osent pas nous parler, à peine nous adressent-ils un petit bonjour timide et plein de compassion.

Maman leur fait peur.

Moi, je lui offrirai tous les vents du monde, les rêves enfouis et les promesses oubliées. Comme dans un tableau de Chagall nous voguerons à nouveau dans l'espace, la main dans la main, elle, un bouquet de fleurs auprès du cœur et moi accroché à son âme d'ange.

Le soir, le soir la solitude vient nous rendre visite.

Malgré la blessure qui ne cesse et creuse son corps blanc, sa présence fragile et vacillante telle une flamme en sursis, Maman résiste, s'accroche au dossier de sa chaise, naufragée de l'âme. Il lui arrive de parler seule ou de me prendre dans ses bras pour me chanter une berceuse avant de fermer les yeux, ses lèvres posées sur mon front.

Peut-être qu'une main inconnue viendra bientôt frapper à notre porte et qu'un nouveau chevalier lui offrira toute son affection, la protégera derrière son bouclier luisant de tous les assauts malveillants, des souffrances injustes et des tristesses démesurées?

Mes paupières se font lourdes. C'est le marchand de sable. L'ami des tous-petits, Nicolas, Nounours et Pimprenelle me font signe de la main depuis leur nuage qui glisse sur la nuit. Un air de flûte chasse les derniers soucis, je m'endors des morceaux de rêve plein la bouche.

C'est un grand jour il paraît. Mon entrée dans le monde des grands. Mon premier jour d'école!

J' ai peur de me retrouver seul, d'être abandonné comme Maman l'a été.

Peut-être a-t-elle décidé de ne plus me revoir, de me confier à d'autres personnes, de me livrer aux autres enfants qui eux, sont encore aimés par leurs parents?

J'ai les yeux remplis de larmes mais n'ose pas m'accrocher à elle. Les autres me regardent, ils m'observent, me scrutent et guettent la première faille, le premier indice de faiblesse, ils sont prêts à rire de moi, à me bousculer, à me faire mal.

La maîtresse se cache derrière la froideur de ses lunettes cerclées de noir et son sourire n'est qu'un sourire de circonstance, un bouquet de fleurs plastique, une bouteille vide, une caresse sans peau.

Je suis assis à ma table, bien trop grande pour le découvreur que je suis, presque effrayante, et pourtant le reflet de la lumière sur le bois clair et ciré m'invite à espérer. Peut-être est-il la promesse de nouveaux voyages, de nouvelles aventures et de nouveaux partages?

Personne n'est là pour me tendre la cuillère. Je dois m'efforcer de manger sans répandre mon assiette sur la table, sans renverser mon verre d'eau ni maculer le sol ou mes vêtements.

La dame qui nous surveille insiste pour que nous goûtions à tout comme s'il s'agissait d'un travail important, une sorte d'examen qu'il fallait à tout prix réussir pour pouvoir continuer à exister et être accepté.

Heureusement, il y a Maxime. Maxime, c'est comme si on s'était toujours connu, un grand frère que je viens de me découvrir et qui m'attendait. Il est assis en face de moi et nous rions pour un rien. Ses grands yeux noirs me dévisagent avec malice et j'aperçois dans son regard de grandes prairies où nous chassons les nuages.

Dans la cour, nous bâtissons des royaumes que nous défendons avec âpreté, nous sommes d'invincibles héros, des guerriers maîtres de la magie noire, sorciers aux paroles incantatoires.

De l'autre côté, derrière le grand mur de briques rouges, il y a l'autre univers.

Elle est venue me rechercher. Elle a même échangé quelques mots avec la maman de Maxime. Je crois qu'elles vont devenir amies.

Sur le chemin du retour, les gens dansent et chantent autour de nous. Certains, se tenant par la main, s'élèvent en douceur au-dessus des trottoirs pour former une farandole aérienne et donner à la rue un air de fête. Il règne un odeur de pain chaud, de miel et d'épices. Les magasins ouvrent leurs portes sur nos rêves, débordent de tendresse et de cadeaux.

Samedi.

Des senteurs qui se mêlent aux couleurs pour habiller la place du marché d'une robe de mariée.

Un air de vacances s'accroche au pas des promeneurs. Des sifflets, des cris à qui n'en peut plus, des invitations à goûter, à croquer dans la pulpe des fruits mûrs et parfumés, des étals de bonbons luisants comme des petites bombes, des coups de pieds, des baisers volés.

Maxime et moi marchons près de nos mères respectives avec un goût de menthe dans la bouche.

Ca sent l'été, le temps des vacances. Les robes fleuries, les épaules dégagées, les jambes qui tremblent dans la chaleur de l'asphalte. Des enfants qui pleurent, des enfants qui rient, des poissons rouges qui tournent en rond dans leur bocal avant de terminer leur course folle dans les petits sachets gonflés d'eau et de lumière.

Nous tenons chacun le nôtre, précieusement dans notre petite main. Ce sont nos nouveaux trésors.

Nous sommes assis à la terrasse d'un café et nos pailles font de bulles au fond de nos verres. Nous jouons avec les gens qui nous entourent, le chien qui remue la queue pour balayer le sol, les mouches qui font vibrer leurs ailes au bord de la table, un cirque, une arène où elles vont devoir affronter la force de nos doigts.

Maman et Lise semblent insouciantes, heureuses de tremper dans la tiédeur d'un matin rempli de promesses.

Les mains de Lise sont plus douces que celles de Papa, sa voix plus chaude et plus caressante, ses mots chantent et semblent bercer Maman qui s'abandonne.

Mon coeur se met à battre à l'unisson. J'entends le sang qui circule dans leurs veines, je comprends le frémissement qui les parcourt à fleur de peau, leur envie de se toucher du bout des doigts, de se partager, lèvres à lèvres.

Je me sens grandir...

Hue, dada, à cheval sur les genoux de mon papa!

Ce soir, je partagerai ma chambre avec Maxime.

Maman et Lise se sont dit les mêmes mots qu'avec Papa mais leurs yeux étincelaient bien davantage.

Entre leurs deux corps, leurs deux visages, leurs respirations se sont mêlées pour former le nouveau souffle de la nuit.

Nous dormirons à poings fermés, les paupières cousues du fil d'or de leur amour naissant.

Il est entré dans ma chambre par le plafond. Papa s'est posé doucement sur le tapis bouclé, a mis son doigt sur ses lèvres et m'a regardé en souriant. Les poussières argentées qui avaient accompagné sa descente achèvent leur valse lente autour de ses jambes.

Il est en pygama, porte une sacoche de cuir en bandoulière.

Il l'ouvre lentement et en sort un petit chien qui frétille de la queue. Un éléphant jaune et une voiture de sport. Puis un long ruban de soie bleu et rose, rose et bleu, bleu et rose, qui n'en finit plus de se dérouler dans la chambre, rose et bleu, bleu et rose, qui gonfle, gonfle, gonfle...

Maxime vient de me secouer très fort. Un rai de lumière blanche filtre à travers le store de la lucarne. Il est matin. Nous sommes Dimanche.

Ce sont nos premières vacances. Un grand voyage au bout du monde. Une folle aventure. Du sable au bout des doigts. Un immense gâteau bleu et vert planté d'écume et de mouettes. Des parasols multicolores, des éclaboussures, le goût du sel sur le bout de la langue.

Les dunes sont les chemins qui mènent à la conquête du ciel. Nous les gravirons à la tête de nos armées de plastique.

Les oyats se balancent au gré du vent tiède, ils répondent aux caresses, invitent au rêve et à l'oubli.

Notre chalet, niché dans un creux, surplombe les mares argentées qui picorent la plage, une grande étendue qui relie les deux extrémités, de la terre au ciel.

Ca sent l'iode et la fraîcheur d'un bouquet de sirènes. Au loin, les bateaux sillonnent la mer, transportant des milliers d'inconnus vers d'autres contrées, d'autres châteaux de sable à bâtir, d'autres paroles, d'autres gestes, d'autres courses folles, des coeurs qui s'éclatent, des corps qui s'épendent, des âmes qui se cherchent.

Nous jouons au pied de l'escalier en bois, à même la chaleur du sable, creusant avec nos pelles les tombes de nos petits soldats morts à la guerre.

Maman et Lise sont assises sur les plus hautes marches et discutent à voix basse, laissant s'échapper un long ruban de fumée blanche entre deux mots. Leurs silhouettes se découpent dans la lumière estivale et elles ressemblent toutes deux aux images des catalogues.

Mon coeur bat la chamade, dedans et hors de moi, partagé qu'il est entre mon univers intérieur et la beauté du monde.

Des violons jouent dans l'air, frôlent les vagues, bercent nos regards d'enfants, nous tiennent chaud au coeur, nous transportent dans des lieux magiques où tout reste à inventer.

Maxime et moi.

Maman et Lise.

La voiture roule sur les chemins soulevant un nuage de poussière. Nous longeons la côte et dominons la mer du haut de la falaise. Nous sommes grands et forts.

En contre-bas des personnages miniatures s'affairent sur les plages, instant irréel, nous conversons avec les forces naturelles, sommes en symbiose avec le temps et l'espace.

J'ai cinq, dix, quinze, vingt ans, je suis déjà un homme, un vieillard qui fait flotter les souvenirs de son enfance sur un filet d'eau claire, je n'ai ni d'hier ni de demain. J'appartiens au plaisir de l'instant, à la fragilité d'un battement d'ailes, à l'insouciance des éphémères.

Sur la plus haute des falaises, une énorme pointe de pierre se dresse vers le ciel. C'est une étoile, un phare, une bouée pour les amoureux éperdus.

La falaise est blanche et s'effrite imperceptiblement sous les baisers salés. J'aime m'y promener, respirer à pleins poumons cet air maritime qui coule dans ma gorge et me désaltère.

Maintenant que le soleil se couche à l'horizon, que le ciel flamboie et que les dernières voiles sèchent sur la mer étale, je vais prendre le temps de grandir. J'inviterai bientôt une jolie fille à s'asseoir à mes côtés. Nous serons main dans la main, les cheveux baignés de lumière et nous finirons par nous promettre l'éternité.